



LE POTTOK, L'ÂME BASQUE À PROTÉGER

Des éleveurs passionnés œuvrent à la préservation de cette race de petits chevaux, endémique du **Pays basque**. Rencontres

TEXTES ET PHOTOS > **ALICIA MUÑOZ** (SAUF MENTION CONTRAIRE)

Gérard Goutenègne, de l'Association nationale du pottok (ANP), fait partie des « naisseurs » passionnés qui valorisent le petit cheval basque. Côté français, la race reconnue par les Haras nationaux peut présenter des robes différentes, dont la robe « pie » - noir et blanc ou marron et blanc.



Cette race de poneys, aujourd'hui dépendante des humains, continue de peupler les montagnes basques. Au grand bonheur des randonneurs qui croisent son chemin



David Gonzales est actuellement le dernier éleveur du pottok brun côté français. Son cheptel d'une douzaine d'animaux évolue en semi-liberté dans le massif du Choldocogagna (Urrugne)



Parmi les caractéristiques du pottok : sa petite taille, son crin raide, ses naseaux évasés ou encore sa bosse sur le bas du chanfrein (au-dessus du nez)

Selon Guy Hourcabie, homme de cheval, anciennement membre du Conseil supérieur du cheval, « le pottok est à l'image des reliefs et des hommes de cette région [...] ; solide, rocailleux, parfois bourru, mais toujours sentimental, malléable et gentil ». Reconnaissable à son petit gabarit – entre 1,15 et 1,45 m au garrot – et à sa robe (NDLR : sa couleur, en vocabulaire équestre), historiquement brune, mais aussi « pie » et baie. Ceux qui œuvrent à la protection de cette race locale en sont persuadés : le pottok a côtoyé les bâtisseurs de dolmens et de cromlechs. De nombreuses peintures témoignent effectivement de la présence de chevaux à l'état sauvage dans la péninsule Ibérique et le sud-ouest de la France, des grottes de Santimamiña, près de Guernica, à Lascaux. Certaines fresques révèlent un petit cheval à la robe brune, ressemblant étrangement à celle du

pottok. Paléontologues et historiens supposent que le pottok est un descendant du cheval de Przewalski et du tarpan, ancêtres du cheval moderne tel qu'on le connaît. Vivant reclus dans la montagne, certains troupeaux auraient échappé à la trop grande intervention de l'homme, conservant ainsi leurs caractéristiques primitives à travers les siècles.

DES MINES À LA CONTREBANDE

Écrits, gravures et photos d'archives permettent actuellement de remonter les lignées et de connaître l'évolution de la race jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. De trop petite taille pour être montés par des adultes, ils sont domestiqués sur le tard dans le nord du Pays basque. Au XIX^e siècle, ils sont d'abord convoyeurs, dans les mines de fer et de charbon, mais ils sont également utilisés pour la contrebande. Bâtés et chargés d'un côté de la frontière, les

LA RÉELLE MENACE QUI PÈSE SUR LA SURVIE DE LA RACE EST PLUTÔT SON HYBRIDATION À OUTRANCE

poneys basques, attachés à la queue de la jument de tête, revenaient ainsi sur le lieu de pacage habituel au nez et à la barbe des douaniers. Chassé pour sa viande par les hommes au néolithique, le pottok a ainsi progressivement conquis le cœur des Basques. Un travail de longue haleine, qui ne fut pas exempt de souffrances pour l'animal. Aujourd'hui encore, son sort demeure aléatoire. « Il a suivi les mœurs des différentes époques », éclaire David Gonzales, le dernier éleveur de pottoks à robe brune, originelle, en France. « Car il faut se remettre dans un contexte où le cheval, comme tous les animaux, était avant tout utilitaire. » D'autant que, contrairement à une idée répandue, les Basques

ne sont pas un peuple de cavaliers comme le sont les Camarguais ou les Andalous. Et cet éleveur, qui attache un soin particulier à la préservation de l'écosystème local, de rappeler avant tout le rôle de « débroussaillers » de ces robustes équidés. « Sans nos bêtes qui pâturent, nos paysages ne seraient pas tels qu'on les connaît, les montagnes seraient recouvertes de forêts et, de ce fait, plus difficiles d'accès », estime-t-il.

UNE RACE SOUS-ESTIMÉE ?

Les conditions hivernales rudes de la montagne ont doté la race de ses caractéristiques, « mais il s'agit avant tout d'un animal domestique », rappelle par ailleurs Didier Dublanc,

UN PEU D'« ÉQUIMOLOGIE »

Si le mot « zaldi », signifiant « cheval » en basque, remonte, d'après l'académicien Bernardo Estornes Lasa, au paléolithique, c'est à la fin du XIX^e siècle que le mot « pottok » apparaît pour la première fois dans un texte basque de la revue « Eskualduna », rendant compte de la célèbre foire d'Hélette. Et ce n'est finalement qu'en 1905 qu'il intègre le dictionnaire de la langue basque pour signifier « petit cheval ». On le prononce « pott'ioik ».



À travers les années, le pottok a su demeurer la noble conquête des Basques. Souvent utilisé pour l'attelage, il fait également office de monture pour les enfants, dans les centres équestres

président de l'Association nationale du pottok (ANP). Un animal qui nécessite donc d'être identifié, vacciné, vermifugé, soigné, etc. Bien qu'évoluant traditionnellement en semi-liberté à la belle saison, il ne s'agit donc pas pour les randonneurs d'oublier que « chaque pottok a bien un propriétaire ». Pour autant, un pottok mort en pleine nature n'est pas nécessairement « un signe de négligence ». La réelle menace qui pèse sur la survie de la race est plutôt son hybridation à outrance, ou encore une mauvaise gestion des saillies, qui mènerait à la consanguinité de la race. Car s'il est, hélas, une facette que l'on ne peut cacher, c'est le destin funeste d'une partie des bêtes. « Aujourd'hui encore, certains éleveurs n'ont d'autre choix que de vendre leurs chevaux, réformés ou non, pour leur viande », estime David Gonzales. L'élevage de

pottoks, activité généralement annexe et souvent bénévole, est globalement peu rentable. Aucun chiffre officiel ne circule à ce sujet, mais certains acteurs de la filière admettent qu'une partie des pottoks, y compris avec papiers, finissent dans l'assiette d'amateurs de viande chevaline. La loi implacable de l'offre et de la demande touche ainsi également le petit zaldi (« cheval », en basque), qui souffre d'un manque de considération. « Les centres équestres locaux ne font malheureusement pas le choix de valoriser suffisamment la race », pointent du doigt les « naisseurs » passionnés. Certains pensent encore que les pottoks sont sauvages, indomptables par nature. « Une idée reçue parfaitement infondée », s'alarme l'ANP, qui voudrait voir la cote de popularité du pottok croître, pour que le travail d'éleveurs passionnés soit enfin récompensé. 

LA RACE EN CHIFFRES

82 adhérents pour l'année 2020 à l'ANP (Association nationale du pottok).
Entre 2 500 et 3 000 le nombre de spécimens (hongnes, juments et étalons) immatriculés.
Entre 3 000 et 5 000 le nombre de spécimens apparentés mais non identifiés et reconnus par l'ANP.
2 le nombre de « livres », ou catégories de pottoks, répertoriés dans le stud-book (registre) de la race. Si le livre A répertorie les animaux dits de race pure, le livre B attribue également l'appellation « pottok » aux animaux issus du croisement d'un pottok pure race avec une autre race. Autorisés par les Haras nationaux et l'Association nationale du pottok à partir des années 1970, ces croisements ont permis l'apparition de lignées réputées plus « sportives » et faciles à vendre.

BIDARRAY : LE RETOUR DE LA MAISON DU POTTOK

Michel Laforêt, créateur de la Réserve naturelle du pottok dans les années 1990, a décidé de faire renaître la Maison du pottok, dont la réouverture prochaine est prévue pour 2022. Puriste en son genre, ce personnage haut en couleur s'attelle à préserver la lignée dite « primitive » du pottok, à la robe brune. « Depuis aussi longtemps que je me souviens, j'ai toujours été fasciné par les animaux sauvages, et ces chevaux en particulier. » En 1967, alors qu'il passe ses premières vacances au Pays basque, le jeune citadin tombe instantanément sous le charme des paysages basques. Quelques années plus tard, il deviendra l'un des plus ardents défenseurs du dernier petit « cheval sauvage » du sud-ouest de l'Europe. « En 1992, alors que le pottok était sur le déclin, j'ai eu la chance d'acquiescer une montagne à Bidarray, afin d'offrir au pottok primitif son dernier sanctuaire pour le

conserver et le protéger. » Le travail mené sur plus de vingt ans a permis à Michel Laforêt de se constituer un cheptel sur trois générations de ces lignées, tout en maintenant la variabilité génétique. Avec la Maison du pottok, ce passionné de faune multicasquette, également guide safari en Afrique du Sud dans une « autre vie », a ainsi permis à plus de 45 000 visiteurs de découvrir le petit cheval sauvage basque dans son milieu naturel. Et dix-sept ans après avoir été dans l'obligation de fermer l'établissement pour des raisons de santé, la sauvegarde du pottok trotte toujours dans son esprit. « Alors qu'au Pays basque sud, les exigences pour faire reconnaître un pottoka sont très strictes, côté français, la conservation génétique n'a pas été le choix des Haras nationaux », juge-t-il. Les acteurs de la filière expliquent, quant à



Michel Laforêt avec Saladin (pottok de type originel), né à la réserve de la Maison du pottok, à Bidarray
 Photo Patrick Salon

eux, le choix des institutions par la nécessité d'exploiter cette race. Comment perpétuer une race domestiquée si elle ne trouve pas d'acheteurs ? Michel Laforêt, qui dénonce les apports d'étalons étrangers dans nos montagnes pour le commerce de la viande, veut, lui, croire à d'autres issues, plus heureuses.



La souche primitive du pottok a été conservée par quelques irréductibles. À l'image de Michel Laforêt, qui a constitué un cheptel dans une réserve de 30 hectares entre 1993 et 2005 et qui a réintroduit cette lignée dans les massifs de La Rhune et du Choldocogagna

LES SENTINELLES DU POTTOKA PRIMITIF

Depuis une dizaine d'années, de jeunes éleveurs du Pays basque sud, côté espagnol, s'attellent à conserver la race, en la rapprochant au plus près de son phénotype originel

« Il est de notre responsabilité de protéger la race primitive. » Aitor Iraeta, président de l'association Epofe (1), remue ciel et terre pour sauvegarder le petit cheval brun en Euskadi. Depuis plus de vingt ans, cette fédération d'éleveurs veille à la préservation de son patrimoine génétique par l'entremise du « livre généalogique » – l'équivalent administratif du stud-book français (2). Une gestion rigoureuse qui a porté ses fruits, puisque, de 100 individus comptabilisés dans les montagnes et plaines de la zone frontalière dans les années 2000, ils sont passés à 600 individus aujourd'hui, répartis dans une quarantaine d'élevages. « Nous avons frôlé la disparition d'une espèce que j'estime autant qu'une espèce sauvage », explique Aitor, qui élève un cheptel à Zaldibia, en Guipúzcoa. Pour lui, c'est la préservation de ce patrimoine génétique qui permet au poney basque de survivre dans le milieu montagneux. « C'est parce que cette race primitive existe sur le plan génétique depuis des millénaires qu'elle peut continuer à vivre en quasi-autonomie dans ce milieu », estime l'éleveur basque espagnol.

DEUX CONCEPTIONS

Mais la conservation de la race soulève des débats passionnés. En effet, de part et d'autre de la frontière, les pratiques d'élevage divergent. Elles s'expliquent en partie par des utilisations économiques différentes de la race qui ont abouti à deux conceptions différentes : le « pottok » d'un côté et le « pottoka » de l'autre. Si ces deux visions se font face, elles ne s'opposent pas toujours non plus. Ainsi, récemment, côté français, l'Association nationale du pottok (ANP) a reconnu l'un des étalons espagnols dans le stud-book de la race. Si l'inverse n'est pas possible, du fait de critères plus stricts côté espagnol, les deux associations nationales ne sont pas hermétiques aux échanges, tant qu'ils contribuent à redorer le blason du « poney basque ».

Chez David Gonzales, le dernier éleveur français à posséder un étalon de la lignée primitive, le pottok est une passion qui remonte à l'enfance : « J'ai eu envie d'aider à la conservation de ce petit cheval », explique celui qui n'est pas cavalier pour autant, ni issu d'une famille d'éleveurs de pottoks. « J'aime mon métier pour la relation qui se crée avec l'animal, mais je ne peux pas trop m'attacher », juge celui qui élève aussi des brebis et des porcs de manière extensive et durable. Alors qu'il élevait autrefois des pottoks de robes différentes, son intérêt pour le « type originel » s'est renforcé avec le temps. « J'ai compris l'importance d'être rigoureux dans les sélections pour ne pas dénaturer une race régionale », précise-t-il, inspiré par la philosophie des Basques du sud. Il a aujourd'hui la responsabilité d'un cheptel d'une trentaine de têtes.

Si la conservation du pottoka tire les éleveurs depuis des décennies, elle ne concerne pas seulement les acteurs de la filière. Considéré comme race primitive, le pottok est étroitement lié à l'identité basque. « Il s'agit d'un patrimoine vivant qui a une valeur économique en ce qu'il constitue une richesse touristique », affirme Aitor. Par ailleurs, la sauvegarde de lignées plus rustiques participe aussi à la préservation de l'écosystème local. Pour ces « naisseurs passionnés », la revalorisation du pottok ne se fera qu'en faisant comprendre au grand public sa « valeur intrinsèque ».

(1) Fédération des Éleveurs du poney basque de race pottoka d'Euskadi.

(2) Livre généalogique pour l'espèce chevaline. Il en existe un par race reconnue en France.



↑
Le pottoka (la souche primitive côté espagnol) est reconnaissable à sa robe noire ou bai-brun avec des reflets roux dans les crins

3 QUESTIONS À...

Gérard Goutenègre, trésorier de l'Association nationale du pottok (ANP) et « naisseur » passionné

Le Mag. Quelles sont les missions de votre association ?

Gérard Goutenègre. Nous représentons les éleveurs de pottoks et nous répertorions les pottoks reconnus par le Sire (1) tout en gardant en mémoire leur généalogie. C'est également l'association qui participe aux salons nationaux et autres événements régionaux afin de valoriser la race. Les concours de race, comme celui des juments et pouliches qui a lieu en juillet à Sare, sont importants en ce qu'ils permettent aux éleveurs et à leurs animaux de se distinguer.

Les éleveurs de pottoks peuvent-ils vivre de leur métier ?

Nos « naisseurs », comme nous préférons les appeler, ont presque

toujours une autre activité. Celle d'éleveur de brebis ou de bovins par exemple. Nous en avons d'autres qui sont aussi clerc de notaire, journaliste... C'est un quotidien de gens passionnés par l'animal, mais il faut prendre le temps de gérer son troupeau de manière correcte en le déplaçant selon les saisons. Il faut aussi régulièrement prendre du recul sur nos étalons et nos juments, en cessant de penser qu'ils sont toujours les meilleurs. Réaliser de bonnes sélections, c'est là que réside tout le savoir-faire de ce métier. Par ailleurs, un soin particulier doit être porté au bien-être animal.

Comment valoriser davantage son utilisation comme « poney de loisirs » ?

Tout le monde doit jouer le jeu afin de protéger la race. Il faudrait que nos centres équestres utilisent davantage de pottoks. Pourquoi

certains lui préfèrent-ils le shetland, qui n'est pourtant pas réputé pour son caractère facile ? Cessons de dire que le pottok est un cheval sauvage ! Nos animaux sont domestiqués et ont un bon mental. Certains ont de bons résultats en concours complet. Ce sont des animaux polyvalents, qui sont adaptés à l'obstacle, au dressage comme à l'attelage, et nous devons continuer à sensibiliser le public en ce sens. Enfin, nos éleveurs devraient réduire la quantité au profit de la qualité. Éviter les hybridations en contrôlant les zones couvertes par leurs troupeaux et, quand il y a des saillies non voulues, faire le nécessaire pour qu'il n'y ait pas de confusion avec un pottok d'origine constatée.

(1) Système d'information relatif aux équidés.



←
Gérard Goutenègre élève des pottoks en réalisant de bonnes sélections, c'est là que réside tout le savoir-faire de ce métier